

**Evagination**

Seconde partie

Gao Tian

C'est bien la vie ! Aurait-elle pu dire quelques heures avant son suicide. Une balle dans la tête. Quelle idée pouvait bien l'arrêter ? Car si on presse la détente, le choc est. Le réel, cette limite impossible à dépasser. La dure. La sanglante.

Toutefois il n'y a pas que ça. Son problème à elle, ce n'est pas que la vie est trop dure, cruelle, bla bla bla. Elle garde toujours quelque part dans le cœur le poids de la culpabilité. Sa naissance, ses repas, ses sourires, ses légèretés, ses loisirs, ses parents, ses paresse, ses passions, ses élans amoureux, ses caprices. Oui elle doit bien dans une certaine mesure les accepter. Une petite voix quelque part. Des crises de larmes et d'angoisse. Les sociétés sont encore largement inadaptées pour ce monde. De temps en temps, une grosse boule se forme dans sa gorge et l'empêche de respirer.

De toute façon, bientôt elle mourra. Elle parle de son passé au présent. Dans sa tête. Est-ce que c'est ça être déjà morte ? Tout à l'heure. Elle a poinçonné son dernier ticket. Pour combien d'autres personnes c'est le cas ? Mais combien le savent ? Elle s'autosourit car se rappelle d'une chose. Fondamentale. La surprise. Cette pseudo

linéarité qui est la sienne. Comme le monde est d'une complexité bien plus grande. Complexité ? Non. Réalité. Au delà des limites et des frontières. Le bus est arrivé.

Le froid contre son visage. Son cœur bat si fort. L'histoire d'un homme dans un camp. A un moment ou à un autre. On viendra le chercher. C'est sûr. Comme on a fait pour tous les autres. Il mourra. Gazé pour brûler en silence. Toute la nuit il pleur(re)a. Ils sont venus le chercher. Il est mort.

Quand je passe devant une vitrine et que je lis ce sourire supérieur sur son visage, j'ai envie de me donner une bonne paire de claques. Je prends un peu plus patience. Ecoute accrue. La tristesse. La compassion. Sans pitié. Je repense aussi à ces sombres moments de l'histoire et je...

De sombres pensées occupaient son esprit. En voiture. Sur un autoroute. La nuit, les phares, les croisements et les woah. Ne sait pas trop si le poste de radio est allumé.

Un moment, il s'est absenté de lui-même. Où était-il donc ? Il est fatigué et ses idées n'ont pas vraiment de sens. Il regarde rapidement sur le côté. Une douleur à l'œil. Trop brusque. Elle dort. Dans

un véhicule roulant à une vitesse relativement folle, on se sent tellement en sécurité. Elle est là, elle est belle, il l'aime, elle l'aime. Ils sont heureux. Ils clignent des yeux. Quand il les rouvre. Tout est noir. Dans un lit. La nuit. Bientôt le matin. Il n'est même pas encore déjà réveillé que déjà il pleure. En silence. Les larmes coulent toutes seules. Elle est là. Près de son corps, de son âme, merde, des conneries, puisque morte disparue. Les cadavres hantent la forêt de sa chambre veut se rendormir pour toujours l'éternité et se réveillera à la fin sans souci reposé de son malheur elle a ses côtés mais pas possible car c'est d'elle qu'il veut se soigner elle portait une robe noire le dernier et le jour d'avant un jeans avec pull blanc et le jour d'avant comment est-ce qu'il pourrait se souvenir de tout est-ce que vous, est-ce que vous savez ce que c'est que la déchirure, l'impuissance ressentie, pire, ce n'est même pas l'abandon subi mais l'impossibilité de justifier pourquoi on ne l'a pas sauvé cet autre dont on avait dans le plus profond de soi tellement besoin, oublié à quel point assimilé il était, avec le temps on se confond.

Ça te prend sans que tu t'en rendes compte.

Quand c'est le cas c'est bien trop tard, tu laisses à l'autre des parties de toi, tu sacrifies du toi parce que toi c'est nous et que tu peux te défausser un peu sur cet autre qui est toi. Un catamaran. Jusqu'au dénouement. Il vaut mieux être l'autre. A aucun prix. Parce que c'est le printemps tu essuyes les carreaux et sens pointer écoeulements métaphysiques- malaises. A chaque coup de chiffon, un qui s'en va.

Une grande vaisselle. La machine à laver intérieure. Une serpillière pleine de sang. Tu as dû laver. Elle l'aurait fait. Sûr. Comme un boxer, à chaque coup, un neurone, un souci de moins. Le jogging quotidien. Ou comment ramener l'air lointain dans son logis. Tout est une simple histoire de déplacement.

Ses pensées. Des pensées dérangent. Rangent. Conforment. Se frayer un chemin. S'accouder. Etaler. La chute. Des mouvements sur lesquels incapable de revenir. Revenir : une illusion, l'imposture du frère jumeau de la situation précédente et qui se fait passer pour elle. Elle est elle. Qui joue à être qui ? Elle interrompt la course de son stylo. Dans sa chambre, elle n'a pas encore

de fenêtre. A quel point est-elle prisonnière ? Le premier rendez-vous. Chez elle. Un bouquet de fleur dans le dos. La sonnette. Frappe doucement contre la porte. Dring ! Dring ! Une odeur de cuisine.

La porte est blanche brillante. Ça s'active derrière. S'active derrière. S'ouvre gêne. Manteau posé coincé du cul, sourire, s'asseoir sur le divan. La télévision éteinte. Jamais, jamais, ça ne s'est passé comme ça. Dans la cité du quartier, dans le hall en bas d'un bâtiment à faire chier un voisin en jouant avec un ballon et le minuteur de la lumière.

Assise sur le rebord froid. Les boîtes aux lettres vertes. On jouait avec un bout de papier. Juste un bout de papier. Tu ne sais pas tout ce qu'on peut faire avec une feuille. Tu peux déjà commencer par la plier. Tu la jettes, l'autre doit l'éviter. Tu la shootes du bout du pied. Avec une feuille de papier, tu peux faire sourire la moitié des jeunes une soirée. Une simple feuille de papier, ça te pousse à imaginer tout un bordel incroyable de traits, de limites, et l'organisation. En découle.

Tu as écrit les règles du jeu sur la feuille de papier que tu as ensuite mise en boule et jettée sur

moi. N'ai pas pu l'éviter : « J'emmerde les règles. J'emmerde les règles. » On s'est bien amusé. La promenade. La lune. Le parc étrangement ouvert. Avons-nous sauté la grille ? On se connaissait depuis toujours.

A l'école, tu regardais parfois ma copie et moi secrètement à la fin du cours, je te dénonçai au professeur. Je suis une raclure. Plus bas que tout. Les immondices se sont collées sur mes livres. De ma bouche, il ne sort plus rien de bon. Le pire, je ne peux plus bouger. Aphasie de mouvement. Perclus ? Le froid de l'hiver. Pendant longtemps, j'avais attendu immobile sur le banc. Je voulais poser pour que quand tu me vois tu me trouves beau. Je ne bougeai plus.

Pour être bien habillé, j'avais terriblement froid. Je t'attendais. Si tu n'es pas venu. C'est parce que ton corps est sec. A la piscine. Les enfants rient et continuent de rire. Peu importe. Je l'entends très distinctement avec l'écho, le rire des enfants dans la piscine : « le bassin est plus chaud parce qu'on pisse dedans ». Donc tu n'es pas venu. Je t'ai attendu. Je n'ai cessé de t'attendre. Depuis ce jour, je n'attends plus rien. En fait, il n'y a rien à

attendre. Musique terminée. Plus rien à entendre. Bouchez-vous les oreilles. Cachez vos yeux. Les slogans ennemis sont les nouvelles rafales des militaires. Pour directement vous conduire en maison de retraite. Anarchie. Anarchie. Plus besoin de four crématoire pour les vieux, comme l'uranium, on les stoque à l'ombre, pendant qu'avec des pelles...

Vous êtes les vieux de demain. Respecte ton ailleul. Le fils qui répond au père. La fille qui retourne une claque à sa mère. La fin du monde. La remise en cause de l'ordre établi.

Ecoute. Le lieu un bar. Quelques bières de trop pour elle, pour lui. Bob un peu de mal. Ecoute qu'elle dit. Ecoute si la nature... Elle se casse la gueule du tabouret, ou lui. Ou tous les deux. Si la nature nous a donné une conscience, de l'intelligence ou ce que tu veux, il y a un truc bizarre avec nous. Nous, je veux dire les humains. Nous en général ça me donne envie de gerber. Là je suis bourrée je veux plus, j'ai pas arrêté de gerber. Je gerbe sur nous, je gerbe sur l'humanité. Parce qu'on est le dernier pari de la nature. Tu vois, est-ce que tu vois ? Les choses changent

toujours tu vois ? Est-ce que tu vois ce que je veux dire ?

Par exemple lorsque t'es sur un bateau et que ça tangué, t'as envie de vomir et ben en fait, c'est la nature, oui la nature elle est aussi derrière tout ça, ce soir on est là. C'est la nature. Tu m'aimes, je t'aime, c'est la nature. C'est notre devoir de l'imposer. On est le seul espoir pour que la vie l'emporte. En fait nous, c'est pour tous, tous les vivants c'est, on est les représentants de l'espèce vivante parce qu'on a la parole. Tu comprends. Maintenant c'est plus clair. On peut aller dehors se noyer c'est plus grave parce que le message est passé.

On est l'invention ultime, en tout cas, un grand pas pour le vivant, c'est les gentils. Le méchant c'est le néant. Il perd du terrain. Tu comprends. Il écarte les bras, il écarte. Pour l'instant il peut tout contenir. Mais viendra un jour où ça en sera trop. Là nous nous entasserons. Il n'aura plus assez de forces pour quoi que ce soit. On sera libre et heureux. Tous ensemble. Le seul choix. Si tu veux être heureux, obligé d'être profondément égoïste. Si t'es profondément égoïste, obligé que ce

connard de voisin ben lui aussi heureux il soit. C'est con mais c'est bien fait. C'est la nature mec. Mon amour, c'est la nature. La nature c'est nous.

Ensuite, l'a-t-elle embrassée ? A-t-elle vomi ? Ils sortaient souvent de temps en temps jamais. Bob tourne le bouton de l'auto-radio. Le speaker parle d'une femme. Une femme endormie dans une pièce sombre. Pas noire. Très sombre. Juste une table devant elle. Elle est obligée d'écrire. D'écrire une histoire. On ne sait pas, elle non plus, pourquoi et pour qui. On se demande même si elle n'est pas folle. Il y a une porte. Une fois, elle a peut-être essayé de l'ouvrir. Elle a très vite compris que ça ne servait à rien. Elle écrit l'histoire d'un homme dont la femme et dont le nom. Le nom de la femme, la question est de savoir si c'est son nom à elle.

Elle et lui ne savent pas trop comment sortir de l'impasse. La situation : elle est prisonnière et en a marre. Lui, il est à bout dans sa propre prison. Sa prison : ses souvenirs d'elle. Il en invente parfois. Il s'entoure d'idéaux sous prétexte de réalité. Tout n'allait pas fort. Sauf que. Elle, qui enfermée dans pièce, méditait en fumant une cigarette. Un paquet

cadeau. Juste pour elle. Pour sûr. Personne d'autre. Avec un emballage. Malgré tout l'absurde de la situation, lui fait drôlement plaisir. Elle se demande s'il y aura une carte. Elle ouvre la boîte. Tout son temps. Une hâche. Comme les pompiers. Elle se demandait qui viendrait la sauver. L'acier contre treize centimètres de polystyrène. Les coups s'enchaînent. De l'eau s'échappe des ouvertures, l'aquarium et le poisson c'est elle. Bientôt le ciel bleu.

Bob en a assez de ces stupides émissions. Coupe radio. Le silence de la ville. Quelque part au loin entre les klaxons. Pire que tous les autres. Il roule. Des tours. Qu'est-ce que tu fabriques ? Je vais faire un tour. Il n'y a pas de raccourci. Se rappelle toutes les fois où il a essayé de ne pas perdre de temps. Il en a tellement que merde.

Avare. L'avarice dont il est puni. Sa vie manque cruellement d'action. Du drame, à fond, sa dose il aimerait bien l'avoir reçue, pourtant et comme les autres, l'existence de ceux qu'il aime, sa perpétuation, laisse présager le pire. Quelle vie sera la prochaine à s'éteindre ?

Le contact. Il ouvre la portière et respire. Dans ce

bois où pour la dernière fois on a vu Pierre. Parti pour toujours. Une envie, furieuse. De le suivre.

Que s'est-il passé ce jour là ? Contre sa voiture observe la forêt s'étend. Une autre prison. Plus verte. Quand c'est le soir et que le froid et que le vent souffle et que l'eau du lac gèle, tout s'arrête. La moindre trace de vie déchire. Traverse. Le paisible, le calme. Ca va au-delà. Par delà, le bout. Des gravats amoncelés, le vent en porte quelques uns. En porte. Si alors qu'elle détruit le mur, quelqu'un, n'importe qui, se mettait à frapper à la porte ? Le toquement-surprise-hoquètement. Les coups rythmeraient ses brusques levées d'épaules. Pourquoi est-ce quand elle creuse de cette manière qu'elle pense que la vie... que la vie n'est qu'une quantité... même pas une somme ?

Que la vie n'est que la quantité de mots avec laquelle elle peut la décrire, qu'un mot égale une brique, c'est du vu et revu. Le problème, c'est que tout s'écroule. Un monde. Le changement. La perte des repères. Plus difficile de respirer dans tant de poussières.

Elle regarde la table sur laquelle un verre d'une eau très limpide l'appelle. Ce n'est pas la soif.

C'est le calme et l'apaisement qui, irrésistiblement, l'attire. Elle se lève une fois de plus. Se dégourdit les jambes.

Elle en a assez. De ce travail stupide. De la tournure que prend sa vie depuis ces derniers jours. Elle a besoin de repos. Oui, d'accord, il faut vivre, bien vivre mais ce n'est pas une raison pour se transformer en robot. Ou c'est une raison pour ne pas se transformer en. Car une fois transformé, il n'y a pas de retour possible. Inéluctable. Prison à jamais.

Elle imagine son lit, un lit, un canapé, un fauteuil, un siège confortable, un siège en bois, une table, une étagère, une baignoire, une baignoire pleine de scorpions, le sol, ce sol. Elle s'imagine allongée là. Elle s'endort et elle dort longtemps. Deux à trois minutes avant de se réveiller elle rêve. Savais-tu que les rêves ne s'achèvent jamais ?

–Non. Je ne le savais pas.

–Sais tu que ?

–Non je ne sais pas.

–Sauras-tu que ?

–Non je ne le saurai pas. Tu crois que tu sais mais final tu crois.

–Je ne crois pas.

–Si je crois. Les rêves sont absurdes d'un absurde de rêve. L'onirique. Elle lui prend la main qui s'avère être la barre en fer de la cage des buts où il sèche son linge. Des enfants jouent au ballon. Ils sont petits, la cour leur paraît immense. Ils urinent au fond du jardin au grand dam de la dame du dernier étage, elle les surprend, du balcon les réprimande. Feignent-ils l'indifférence ?

A certains moments l'un d'eux tire trop fort, trop haut et. Le ballon dans le jardin d'à côté, l'escalade. Ecorchage du genou. Le tourbillon, dans ses crocs, passer par la cave. En injuriant. Crier le plus fort possible pour ne pas avoir peur. J'ai passé ma vie à crier, avant de mourir, enfin on m'a injecté de la morphine.

Je suis une seringue. Je suis la seringue posée sur la table. Je pique. Piqué par le jeu. Je ne sais plus si ce sont les jours, les mots et les murs, ma vie à coups de bombe qui coulent. Perdu, perplexe. Elle rêve qu'elle est lui, après sa mort et qu'il d'abord la maudit puis rêve à son tour qu'il est elle juste avant sa mort : elle ne tire pas. Elle a une de ces migraines ! Elle ne tire pas. Ne rêve plus qu'elle

est lui qui est elle. Ils s'évanouissent.

Tire ! Tire ! Je ne peux pas bouger. Immobile. Lors d'un braquage de banque. Les clients sont allongés sur le sol. Est-il poussiéreux ? Ne l'est-il pas ? Le braqueur avec un fusil à pompe crie plus qu'il ne parle. La banque : une vaste pièce. Les stores sont baissés. Elle essaye. Le bouton de l'alarme. Osera-t-elle ? La page de publicité, elle change de chaîne. La télécommande. Le pouvoir. Rapidement. D'un point à un autre. D'une image à une autre. Les cent pas dans son appartement. Les voisins du dessous.

Elle s'affale dans le fauteuil et décroche le téléphone. Vert. Allô tu es là mon amour ? Le numéro que vous avez demandé n'est plus attribué. Va sur le balcon et regarde la ville s'endormir. Qui est-elle pour essentialiser autant de personnes de l'affliction d'un seul verbe ? Des vivants. Je vis. Tu vis. Sortir acheter des cigarettes au seul bureau de tabac encore ouvert. La file d'attente des crevards du soir. Difficile de résister. Toute une soirée. Tu n'imagines même pas. Les souffrances. Et penser aux autres. Le sourire de celui qui sait. Froid comme le tabac. Ceux qui ont réussi, réussi à

ne plus être esclave. Dans le métro on a remplacé les fenêtres par des publicités. Tu as arrêté de fumer, tu leur dis, tu racontes, ils te doivent le respect, tu supportes au quotidien un manque qu'il ne supporte pas plus de quelques... Tu crèves d'envie de fumer. Tu n'en peux plus. Tu taxes une cigarette. Garot. Clope. Schmère. Pecco. Pas pour la bonne cause. Obligation de forcer l'extérieur. L'extérieur a ce qu'il me faut. Besoin de lui. Fin des tourbillons et se réveille, le vertige reste.

Tu t'es redressé si vite que tu t'évanouis et chute par ce balcon, malheureux, la fenêtre ouverte, la fenêtre ouverte. Pendant que la dort nuit la ville. J'ai regardé de derrière mon rideau. La lumière du lampadaire. Jaune-orangée-soir. Je t'ai vu tomber. Tu étais belle. Tu étais belle et je suis tombé amoureux de toi. Juste avant que tu ne meurs.

Marche. Dans la rue. Un graffiti. Ce texte est inutile. Plus que le mur il perdurera. Ce dont il veut parler n'est pas ce dont il parle. Etc. La semaine suivante le mur était détruit. Elle, morte. La douleur comme si c'était hier. Il n'y a pas de sauvegarde pour mesurer l'effacement. Juste des traumatismes. Les cicatrices. La peau y est plus

douce.

La sonnerie du micro-onde, le tire de ses rêveries. Ce soir, repas avec elle, Pierre et son amie. Wei il croit. Sa première histoire sérieuse depuis son divorce. Il a tout pris chez le traiteur. C'est moins compliqué, beaucoup plus pratique. Sur les murs de l'appartement, il y a de la peinture blanche. S'il y a des moustiques et qu'il les écrase, il faut tout de suite qu'il nettoye ou bien la tâche s'incruste. Il entend la clef dans la serrure. Elle revient de son travail. Que faisait-elle déjà ? De temps en temps l'évanescence est si inquiétante. Et quand on croit qu'on oublie quelque chose, ça, revient. En vérité, il est impossible de se rappeler ce qu'on a oublié. C'est pour ça. Comme elle est belle. Elle porte une robe bleu marine qui lui descend juste en-dessous des genoux. En haut un pull col roulé (automne) noir. Ses cheveux noirs négligemment bien mis. Parce que dans son regard il y a l'amour.

Le micro-onde re-bipe. Un seul four pour tellement de plats. Sisyphé. Une fois tous les plats passés. Le premier aussitôt refroidi. Il serait temps que Pierre arrive. Comme elle est belle. Il

l'embrasse l'enlase. Envie fulgurante de faire l'amour. Entre deux sonneries de micro-onde. Pas le temps. Elle est pâle. Revient de chez le médecin. Que se passe-t-il ? Tout va bien ? Oui je te raconterai. Tu es sûre. L'enlace. On oublie. Ah oui ! La nourriture. Jusqu'à ce que Pierre arrive :  
« Eh ! Eh !  
-Eh ! Eh !  
-Fatigant ces quatre étages ? L'ascenseur est tombé en panne.  
-T'inquiète pas pour moi, tu te souviens plus qu'on habitait ensemble au sixième ?  
-Bien sûr mais on a vieilli depuis mon vieux (coup de poing épaule)  
-Parle pour toi. »  
Voilà comment ça se passait pendant qu'entre elles :  
« Alors tu dois être Wei, Pierre a pas arrêté de nous parler de toi, j'espère qu'on te fait pas trop peur, te laisse pas intimider par Bob.  
-Et toi tu...(La voix des garçons « vous venez les filles ») Oui ? Ah bon tu aimes bien ?  
(Sur le canapé, saladier plastique bleu, chips, playlist ordi, trois mille deux cents soixante quatre

chansons random)

-Moi ce qui me saoule, c'est toute la tune qu'on met là-dedans. Mes élèves sont complètement fascinés. Ils veulent pratiquement tous devenir footballeurs.  
-Presque ? C'est qu'il y a de l'espoir.  
-Enfin, quand je dis presque, je pense surtout à un en particulier. Alors attention, lui c'est un phénomène ! J'en ai encore jamais eu un comme ça avant.  
-Ah bon ? Dans quel genre terrible ? Insupportable ?  
-Non...Oui... Je sais pas trop. Plus dans le genre artiste.  
-Artiste ?  
-Oui, c'est un peu bizarre... Non ? Un gosse de huit ans... Artiste...  
-Qu'est-ce que ça veut dire ? Vas-y explique-nous.  
-Oui explique nous.  
-Je suis curieuse de savoir.  
-Bon. Par exemple cette nouvelle danse vous savez ...  
-La danse hip hop.  
-Mais non. La danse hip hop ? tu vis dans les

années quatre vingt dix ? Le rock tant que vous y êtes. Je parlais de la tecktonick.

–Ah je vois.

–Moi non qu'est-ce que c'est, jamais entendu parler ?

–La danse désarticulée. Les bras qui s'agitent. Les jeunes sur les cabines téléphoniques.

–Ah si. Maintenant que tu le dis.

–Mince moi j'ai confondu avec un autre truc.

–Et alors ?

–Alors quoi ?

–Le petit jeune. Dis-nous son prénom. Ca s'ra plus pratique.

–Simon. Simon l'artiste. Il est pas plus haut que ça. (et il montre ça avec ses mains) et il masterise... grave. Je t'assure. J'ai jamais vu ça. Et y a plein d'autres trucs comme ça chez lui. Pourtant il est pas du genre tenues fashion victime.

–Les premiers enfants victimes de parents victimes de la mode...

–Il ne vaut mieux pas le mettre sur cette voie, ça l'ennerve. »

Elle le regarde avec le sourire des amoureux. Quelle belle soirée. En plus on s'est régalé. Même

Wei, qu'est-ce qu'on avait rigolé :

–Quoi ? De la cuisine chinoise ?

–T'avais vraiment pas reconnu ?

–Non, je me disais simplement c'est bon et que c'était spécial. Ça fait pas longtemps que je suis ici. Je peux t'assurer une chose. En Chine on mange pas comme ça. Mais c'est bon, et ça, les nems, c'est marrant.

Les soirées ne s'enchaînaient pas. Chacune d'elle était exceptionnelle. Celle-ci d'autant plus. Je t'ai vu sourire plusieurs fois lors de la soirée. Mais je n'ai pas compris ta pâleur. Tes absences dans les toilettes. Non. Tu n'étais pas enceinte.

Aveuglé par notre bonheur comment je pouvais savoir que toi en cachette, tu pleurais ?

Dans la voiture, il relit ses derniers mots. Est-ce qu'il pleure ? Est-ce qu'il y a un maximum à chaque chose ? Est-ce qu'au bout d'un moment, ça arrive au paroxysme ? Plus moyen de souffrir plus ? Et l'inverse le bonheur. Saturation. Il en était arrivé à un point où il lui semblait que comme une sorte de monstre, la douleur dans sa poitrine, gagnait du terrain, chaque matin plus perfide. De nouvelles douleurs. Féroce. Cruelle. La vie.

Est-ce que l'on vit encore quand on ne peut plus pleurer ? Est-ce qu'on peut se fabriquer un nouveau quotidien avec des yeux qui transpirent non-stop ? Travailler plus pour payer importantes quantités de mouchoirs en plastiques. Comme les fleurs. Artificiels. Une envie de prendre l'allumecigare, contre ventre, nombril, poil. L'écraser. Une petite fumée puante. Marqué physiquement. Parce que sur son visage son malheur n'est pas évident. Quelqu'un contre le carreau. Avec le bout des doigts repliés en deux. Tape. Une femme. La mine défaite. Une vagabonde, au moins. Réticence à ouvrir. L'odeur ? Ils ont les yeux dans les yeux. Elle lui parle. Ses paroles semblent distantes. Il ne savait pas sa fenêtre si épaisse. Cependant il jurerait avoir entendu : « Nous allons sauver Pierre ». Il ne touche pas à la vitre. Il ouvre la portière. « Montez ». La portière. Rouge. Peinture écaillée. Claque. Pas d'odeur. Un mouvement de la voiture. Pas grosse. S'installe. Qu'a-t-il pu leur arriver pour qu'elle soit dans cet état : « Aidez-moi, je suis la victime d'une bien étrange histoire, il ne faut pas qu'il(s) me retrouve(nt).  
-Qui ça il(s) ?

-Je ne sais pas. Mais il le faut. Aidez-moi je vous en prie. Plus que des vies en jeu : des existences.

-Je ne comprends rien. Expliquez-moi.

-C'est une longue histoire. Roulez.

Les griffes du mystère se ressèrent telles les gouttes de pluie cette nuit sur les phares. Je suis un essuye-glace. A l'abri au chaud, refuge, foyer, confortable, le feu de la cheminée, la musique, à l'abri de la foudre, les lumières, la lumière, pas de vent, promiscuité. Elle, lui. La voiture. Il conduit, elle parle :

« Je me suis réveillée, comme d'habitude, rien de spécial, je venais de m'endormir, juste avant j'avais rangé quelques trucs dans l'appartement, brossage de dents, lumières éteintes, deux trois pensées sous la couette, je m'endors, une poignée de rêves. Je me réveille comme s'il ne s'était passé qu'une seconde. Comme d'habitude. C'est ce que je croyais au début. En fait ce n'était pas du tout comme d'habitude. Parce que, un, pas de lumière à travers les rideaux. Deux, pas de rideaux. Trois, pas dans le même endroit, orienté de la même façon. Quatre, j'ai beau réfléchir, je me rappelle comme-ci comme-ça de vagues images, un

quotidien à peine esquissé, en pointillés.

La mémoire ? Pas moyen de savoir. Mon nom par exemple. Vous le croyez ça ? Je ne me souviens pas de mon nom. Le pire, c'est que ça ne m'empêche pas de vivre ou de penser. D'avoir une identité. Je peux m'en donner des tas de noms. D'ailleurs je le fais sans cesse. Néanmoins, il m'arrive si souvent d'en changer que je les oublie. Je suis l'eau. Aussi saisissable. Aussi insaisissable. »

Effectivement, elle était complètement mouillée. Violence des averses.

« Je me réveille donc sans nom, sans travail, dans un endroit inconnu avec juste assez de souvenirs pour sentir que cet endroit n'est pas mon ancien appartement. J'ai perdu quelque chose. A bien y réfléchir, c'est vraiment flippant.

Sur le coup, pas le temps d'avoir peur. Est-ce que c'est la pénombre de la nuit dans mes yeux ? Demi-sommeil je dégringole dans de profondes. Circonstanciées. Les bougies s'éteignent. Non il en reste une. M'approche pour de la main la recueillir. Impossible. Toi. Surgie du plus profond. Je t'appelle bonjour te salue de la paume de la main.

Ton mascarat a déteint et coule sur le blanc de mon pull over. J'ai peur et l'enlève. Comment supporter une telle chaleur ? De brûler. Etuve. Etouffe. Touffe ! Touf ! Les étoiles de l'espace sont bien plus intéressantes. Ecoute le bruit de tes bras sur les dalles en ciment pas encore sec. Le blanc sur ton pull te recouvre. T'efface à chaque coup de truelle. Un cercueil. La chaleur. Un amas. De pensée. Circonscribes. En un. Unique.

Je rêve et je chine. Une parole. Un mot. Je vogue et divogue. Incapable de dire si je suis dans la voiture ou si la voiture est dans. Ma tête. Regarde ! Regarde et elle pointe du doigt. Est-ce que tu sens cette odeur d'essence ? Ce n'est pas toi. C'est ce briquet qui sur tes doigts a coulé. J'allume. Par de grands signes. Tu nous guideras. Les hurlements de souffrance. Les doigts entrelacés. Je te noue. Les sourires se suivent. Heurtent dans la foule. On caresse des cheveux comme des rêves d'or. J'en prends un paquet que je ramène à ma bouche. Je lui dis des tu es belle mais je m'emmerde. Chaque soir, je m'élançe pour que de mes épaules, je puisse le verre traverser. Plus solide est la résistance des mots. Mailles dont les nœuds me

nassent. Un sécateur te tord et ressort glisse. Par bonds successifs. Au plafond. La crêpe. Retourne. La réalité comme un divan usé, matelas grinçant. Retourne, tourne, dans une voiture épyleptique. Parking sonne. Trrem. Trreemb. Treeemble. Allume. Allume la tronçonneuse et coupe, abat ces lourdes poutrelles. Fondations. Bases. Remplies de caractères que même ton frère ne peut lire. Je t'irai en enfer.

Lui avait-il craché à la figure ? Le magnifique sourire lui répondit. Superbe. Sa poitrine gonflée. Son cœur tapetap. Tapetap. Plus lentement. Dans la pénombre. Malgré que tout. S'accélère. Les coups de la hache contre le mur. Une violence extrême. Ca n'en finit plus. Elle transpire. Les veines de ses bras gonflent. Les gravats. La libération. Encore combien de centimètres ? Contre la paroi de toutes ses forces, coup de pied tibia genou, regards destructeurs, cri de la mort,

ongles pointus, bas haut, feinte à gauche. Avec la machine à écrire, sur une feuille. Taper, taper et lire le mot maraboutou. Liberté. Coup de pied suspendu avec élan. La grande traversée, la traversée finale, dans la membrane s'enfoncé. Evagination. Excroissance monstrueuse. Elle sort. Renaissance. L'extérieur. Aussitôt recapturé. A partir de quel moment on cesse d'être ailleurs ? La hache de l'autre côté. Plus le temps d'y penser. Car déjà se referme la déchirure. Une cicatrice. Elle ne sait pas pourquoi. Elle pleure. Les larmes coulent, coulent. Sur le cahier posé. Sur ses pieds. Laisse tomber le stylo. Ses fesses. Sur le sol. Une coccinelle. Vers quel soleil t'envoleras-tu ? Ici il n'y a que la nuit. Trouble. Le vent ou la fatigue. Comme un enfant. Au milieu des feuilles mortes. Le cahier ouvert. Elle est endormie. Elle est belle. Du moins c'est son avis.